De la campagne à la ville : évolution de l'artisanat des matières dures animales au Moyen Âge dans la France du Nord d'après les données archéologiques

From the countryside to the town: archaeological evidence for the development of crafts using hard animal materials in northern France during the medieval period

Dorothée Chaoui-Derieux et Jean-François Goret

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/artefact/1197>

DOI : 10.4000/artefact.1197

ISSN : 2606-9245

Éditeur :

Association Artefact. Techniques histoire et sciences humaines, Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2018

Pagination : 95-105

ISBN : 978-2-7535-7494-6

ISSN : 2273-0753

Référence électronique

Dorothée Chaoui-Derieux et Jean-François Goret, « De la campagne à la ville : évolution de l'artisanat des matières dures animales au Moyen Âge dans la France du Nord d'après les données archéologiques », *Artefact* [En ligne], 7 | 2017, mis en ligne le 29 janvier 2019, consulté le 04 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/artefact/1197> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/artefact.1197>

De la campagne à la ville : évolution de l'artisanat des matières dures animales au Moyen Âge dans la France du Nord d'après les données archéologiques

Dorothée CHAOUÏ-DERIEUX*
Jean-François GORET**

Résumé

L'évolution de l'artisanat des matières dures animales au Moyen Âge est encore largement méconnue, malgré la multiplication des fouilles préventives. La mise au jour fréquente de petits lots d'objets en os ou en bois de cervidé ne suffit pas à distinguer entre fabrication domestique et artisanat spécialisé itinérant, activité saisonnière et passe-temps, importation ou production locale... À partir de données provenant de la moitié nord de la France, une synthèse sera proposée sur cette question en mettant en lumière la mutation profonde liée à la naissance des corporations de métiers au XIII^e siècle.

Mots-clés : *artisan itinérant, ateliers urbains, bois de cerf, corporations, ivoire, os.*

*. Conservateur du patrimoine, DRAC Île-de-France/service régional de l'archéologie, UMR 7041 équipe « archéologies environnementales ». Parmi ses publications récentes : « Le travail des matières dures d'origine animale », in *Le haut Moyen Âge dans le nord de la France. Des Francs aux premiers comtes de Flandre, de la fin du IV^e au milieu du X^e siècle*, Douai, Arkeos – Musée parc archéologique, 2015, p. 127-130 ; avec Jean-François Goret, *Arché'os. Objets en os et matières dures animales dans les collections d'Archéa*, Roissy-en-France, Archéa, 2016. Contact : [dorothee.derieux@culture.gouv.fr].

** . Archéologue, Département d'Histoire de l'Architecture et d'Archéologie de Paris. Publications récentes : avec Mathieu Grandet (dir.), *Échecs et trictrac. Fabrication et usages des jeux de tables au Moyen Âge*, Paris, Errance, 2012 ; avec Catherine Brut et Benoît Clavel, « Vie quotidienne et artisanat au milieu du XIV^e siècle : la cave du 34 rue Greneta, 11 impasse Saint-Denis à Paris (2^e arrondissement) », *Revue archéologique d'Île-de-France*, n° 7-8, 2014-2015, p. 351-395. Contact : [jean-francois.goret@paris.fr].

Abstract. From the countryside to the town: archaeological evidence for the development of crafts using hard animal materials in northern France during the medieval period

Despite an increase in archaeological excavation, little is yet known about how crafts using hard animal materials developed during the medieval period. The frequent discovery of small assemblages of bone or antler does not enable a distinction between domestic production and specialised itinerant craft, seasonal activity or pastime, importation or local manufacturing. Using data drawn from the northern half of France, a synthesis of our state of knowledge highlights the profound change related to the appearance of trade guilds in the 13th century.

Keywords : *antler, bone, corporation, itinerant craft, ivory, urban workshop.*

L'artisanat des matières dures animales à la période médiévale en France est un champ d'étude resté longtemps ignoré des archéologues, alors même que cette thématique est source d'une bibliographie abondante dans les pays anglo-saxons et scandinaves depuis la fin des années 1970 et le début des années 1980. Jusqu'au tournant des années 2000, l'intérêt en France portait, pour les périodes historiques, presque exclusivement sur la période antique, avec la publication de premières typologies réalisées d'après des collections de musées (Lyon, Vienne, etc.) et des expositions uniquement consacrées à ces périodes¹.

L'essor de l'archéologie préventive et la multiplication des opérations de fouille, révélant régulièrement des petits lots d'objets en os et bois de cerf dans des contextes d'occupation variés, ont permis de faire émerger les premiers questionnements propres à la période médiévale. Si celle-ci est envisagée dans le temps long, entre une Antiquité dominée par de véritables ateliers en milieu urbain

et de probables artisans itinérants², et une période moderne caractérisée par la standardisation des modèles, la période médiévale apparaît plus complexe tant dans la définition des cadres de production que dans l'analyse des productions elles-mêmes.

Les ensembles étudiés et/ou publiés ayant été mis au jour aussi bien en contexte rural qu'en contexte urbain (pour certains en contexte d'occupation privilégiée), une réflexion peut donc être menée sur les mutations qui interviennent dans les techniques de fabrication (mode d'approvisionnement et matériaux utilisés, chaîne opératoire, outillage), dans la nature des objets produits et sur l'évolution du statut des artisans (sédentaires ou nomades, spécialisés ou non).

Un artisanat discret et encore méconnu pour la période mérovingienne

Parmi le petit mobilier mis au jour sur les sites occupés durant les premiers siècles de la période médiévale, la part des objets en matières dures d'origine animale est relativement faible, ce qui traduit, de prime abord, une activité discrète, voire quasi inexistante, dans certaines régions de la Gaule franque. Longtemps, ce constat devait être pondéré par le nombre restreint de sites fouillés et, par conséquent, par une méconnaissance des formes d'occupation du sol, que ce soit en contexte rural ou en zone urbaine. Pour cette période, les observations provenaient essentiellement de vastes nécropoles mérovingiennes ayant livré un riche mobilier participant au rite de l'inhumation habillée ou relevant du dépôt funéraire. Suivant l'époque, ces données ont été acquises par la fouille scientifique ou le pillage. Parmi le mobilier découvert, les peignes ont longtemps apporté un témoignage précieux et pratiquement exclusif sur l'utilisation des matières dures animales (bois de cervidé et os), ouvrant le champ à des classifications typologiques et à des problématiques visant à reconnaître les grandes zones géographiques de production tout en cernant des particularismes culturels³. Dans ce contexte, la prise en compte de la dimension technologique est demeurée un parent pauvre des réflexions sur le mobilier médiéval⁴ et c'est seulement au tournant des années 2000 que des analyses sur les techniques de fabrication et les cadres de production se sont engagées au sein de la communauté archéologique française⁵.

Les nombreuses fouilles engagées sur le territoire national et la systématisation des études fauniques ont permis une augmentation sensible des occurrences d'objets dans des contextes variés (habitat rural et habitat privilégié en milieu urbain). Elles ont d'autre part révélé une plus grande variété d'objets et des indices de productions sous la forme de lots de rebuts de taille. Les chercheurs disposent désormais d'une nouvelle matière scientifique permettant d'aborder les questions d'approvisionnement, l'utilisation privilégiée d'un matériau, de définition des chaînes opératoires, d'itinérance des artisans, etc. Dès lors, une image de cet artisanat dans le royaume de France naissant peut désormais être proposée avec plus de facilité même si de nombreuses zones d'ombre subsistent.

Ainsi, le début de la période médiévale ne marque pas une rupture par rapport à la fin de l'Antiquité. Une continuité manifeste est lisible tant dans la nature des objets que dans les modes de fabrication. Les productions facettées dominent au détriment de l'usage du tour. Les os du squelette des grands herbivores (os longs et os plats) et les différentes parties des bois de cerf forment les principales ressources, souvent à parts égales, dans les assemblages. Le mobilier peut être en lien avec des activités spécifiques comme le tissage (fusaïoles, fuseaux, outils communément nommés « broches » ou « aiguilles à chas », cartons à tisser), ou se rattache aux ustensiles domestiques (manches) ou à

l'ornementation de coffrets. Il est difficile d'établir des distinctions en fonction des lieux de provenance ; les habitats « privilégiés » en zone urbaine ou dans l'environnement de monastères, comme à Saint-Denis⁶, ont livré des objets tout à fait comparables à ceux mis au jour en contexte rural, sans distinction de qualité ou de choix dans les matériaux utilisés⁷.

Les peignes demeurent largement présents, comme c'est le cas parmi le mobilier mis au jour sur le site de Biéville-Beuville en Normandie⁸ ou provenant des fouilles urbaines de Saint-Denis⁹. Ils présentent généralement une forme rectangulaire avec deux rangées de dents et une ornementation géométrique simple (**Fig. X, cahier couleur**). Ils sont très proches des exemplaires rencontrés à la fin de l'Antiquité avec toutefois une évolution qui se ressent dans les dimensions ; ils sont ainsi plus longs et moins larges. À partir de ce modèle commun, se déclinent des formes plus spécifiques et moins fréquentes. Les peignes courbes à manche circulaire en offrent un bel exemple parmi d'autres. La courbure provient ou est consécutive à l'utilisation des andouillers de cerf. En effet, ces derniers, après avoir été retranchés au plus près de la perche (tige principale des ramures), forment la partie principale du peigne, avec une extrémité large qui correspond à la poignée et une extrémité pointue à partir de laquelle une profonde saignée est pratiquée pour insérer les plaques dentées qui sont maintenues par des rivets métalliques. Ce type de peigne présente généralement une ornementation riche avec parfois des protomés animaliers à l'extrémité de la rangée de dents. Ici, l'artisan démontre sa capacité à tirer profit des formes anatomiques des bois¹⁰.

En ce qui concerne les indices de production, les témoignages dont nous disposons amènent une fois de plus à parler principalement des peignes, mais pas seulement. Certains sites, généralement en milieu rural, livrent, dans des rares cas, des lots de rebuts dans des volumes modestes mais suffisamment significatifs pour établir la présence ponctuelle d'un artisan et saisir les différentes étapes de fabrication des peignes à partir de ressources locales, principalement des bois de cerf. À Mondelange, en Moselle¹¹, ce sont plusieurs milliers de rebuts, trouvés notamment dans des comblements de fonds de cabane datés du milieu du v^e siècle jusqu'au début du vii^e siècle, qui sont en relation avec la fabrication de peignes mais aussi de fusaïoles et d'amulettes. Cet exemple, associé à d'autres comme les ensembles mis au jour à Saint-Clair-sur-Epte (Val-d'Oise)¹², permet de proposer l'hypothèse d'un artisanat itinérant selon une organisation qui perdure à l'époque carolingienne, comme nous le verrons par la suite.

« Un âge d'or » du début de la période carolingienne jusqu'au XII^e siècle

Entre les IX^e et XIII^e siècles, le travail des matières dures animales, et notamment le travail de l'os et du bois de cerf, connaît une sorte d'âge d'or, tant par la hausse très sensible du volume des productions que dans leur diversification. La période carolingienne est caractérisée notamment par une grande diffusion de pièces qui étaient connues dès l'Antiquité, mais qui étaient peu représentées dans les premiers siècles du Moyen Âge. La grande majorité de ces objets était façonnée en os, essentiellement à partir d'os plats (côtes, mandibules) et d'os longs de grands herbivores (métapodes et radius). Les sources d'approvisionnement pour les artisans étaient donc courantes et nombreuses, essentiellement à partir des déchets de boucherie pour le bœuf (découpe en quartiers et désossage).

La réalisation de certains objets n'exigeait pas forcément un savoir-faire technique très élaboré. Ainsi en témoignent les outils réalisés à partir de *fibula* de porc (couramment appelés « aiguilles à chas »), mis au jour tant en contexte urbain que rural. Ils ne demandaient presque aucune transformation de l'os anatomique (une pointe aménagée sur une épiphyse et, éventuellement, un chas foré à l'autre extrémité). Il en est de même pour les outils communément appelés « broches de tisserand » ou « poinçons », caractéristiques des sites d'habitat rural de la période carolingienne. Ces objets ont été généralement façonnés dans des métapodes de grands herbivores, caractérisés par leur aspect longiligne et la

masse importante de matière corticale. Leur fonction a pu être polyvalente. Seule une étude tracéologique, accompagnée d'un travail d'expérimentation, permettrait de définir plus précisément leur(s) usage(s) possible(s)¹³.

Un dernier exemple en os est constitué par les patins à glace réalisés à partir de métapodes. Ces derniers, peu modifiés par rapport à leur forme naturelle, pouvaient être utilisés comme patins à glace. Une face était entièrement aplanie et polie pour faciliter la glisse, et un trou de fixation était parfois perforé, permettant l'attache d'une sangle. Des indices de production domestique de ce type d'objet ont été mis au jour, notamment à Hamage (Nord)¹⁴. On peut donc aisément imaginer qu'un certain nombre d'objets de la vie courante n'étaient pas produits par un artisanat spécifique, mais, au contraire, par une exploitation assez rationnelle des déchets de boucherie en contexte domestique.

La majeure partie du mobilier en os nécessitait cependant une connaissance du matériau et un savoir-faire technique beaucoup plus élaborés. La découverte de plaques rectangulaires, façonnées dans des côtes de grands herbivores, est commune à de nombreux sites, surtout entre le IX^e et le début du XIII^e siècle¹⁵. Souvent fragmentaires, dissociées de leur support d'origine pour les plaques de coffrets, ou dépourvues de plaques dentées pour les peignes composites, ces plaques témoignent d'un façonnage et d'une connaissance du matériau qui excluent une production domestique.

Les rebuts liés à cette fabrication sont constitués de plaques courtes, non forées, dont les décors ne sont pas prolongés jusqu'au bord opposé ; leur volume très réduit et leur répartition sur des sites de nature variée sont la preuve d'une fabrication ponctuelle, propre à une activité itinérante.

D'autres plaques, taillées dans des côtes, appartenaient à une catégorie d'objets très présents dans des contextes datés du VIII^e au XII^e siècle, à savoir les peignes dits « composites » (en os et en corne), mis au jour sur des sites urbains comme Douai (Nord) ou Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), ou encore les sites castraux de Boves (Somme) ou de Blois (Loir-et-Cher). Ces peignes ne sont plus représentés aujourd'hui que par les barrettes en os qui se sont conservées, contrairement à la partie centrale en corne qui a disparu. Réputés d'inspiration frisonne pendant très longtemps, ces peignes sont en réalité très présents dans le sud de l'Angleterre¹⁶ et dans la moitié nord de la France.

Parallèlement à cette production plus abondante d'objets relevant du quotidien, de nouveaux types – plutôt des pièces de qualité en bois de cerf, liées à l'essor d'une certaine aristocratie – font leur apparition. L'approvisionnement en bois de cerf était beaucoup plus spécifique et le façonnage nécessitait une connaissance beaucoup plus précise du matériau, le volume de matière compacte étant en effet très variable d'une extrémité à l'autre de l'empaumure. Deux types d'acquisition étaient possibles : soit la collecte en forêt des bois de mue (les cerfs perdant leur ramure à la fin de chaque hiver), soit la récupération de bois de massacre après la chasse¹⁷.

Les formes anatomiques des bois pouvaient être utilisées afin de produire des objets proches des volumes d'origine : forme cylindrique pour les pièces taillées dans le merrain du bois, forme courbe et pointue pour les objets façonnés dans les andouillers. La diffusion du jeu d'échecs dès la seconde moitié du X^e siècle en est une preuve manifeste. Ainsi les dix pièces du jeu découvert à Noyon (Oise), en 1986, ont permis de démontrer qu'une exploitation optimale d'une ramure de cerf ayant atteint sa maturité permettait la réalisation d'un jeu de trente-deux pièces¹⁸. Cela prouve une fois encore l'excellence technique de l'artisan et la connaissance extrêmement précise qu'il possède de son matériau (**Fig. XI, cahier couleur**).

Le pivot (appendice de l'os frontal), qui présente une densité de tissu compact proche de celle de l'ivoire, pouvait également être exploité, à partir de bois de massacre uniquement. Plusieurs découvertes illustrent son utilisation comme la pièce d'échecs mise au jour sur le site de la motte de Loisy (Saône-et-Loire)¹⁹, ou encore les pièces de trictrac à décor historiés attestées aux XI^e et XII^e siècles, notamment celles découvertes lors des fouilles du château de Mayenne²⁰.

Si la masse d'objets en matières dures animales est relativement conséquente à partir de la période carolingienne, les indices d'une activité spécifique sont cependant relativement ténus et ne permettent pas de répondre à la question du statut des artisans (itinérants ou sédentaires, spécialisés ou non). La production étant majoritairement facettée pour cette période, les outils utilisés (couteau, couperet, râpe, scie, etc.) étaient communs à d'autres artisanats et ne permettent

pas de distinguer cette production d'une autre. Un autre indice aurait pu plaider pour un atelier, à savoir la présence d'aménagements particuliers : là encore, aucun site n'a livré de tels vestiges. Ainsi, seule la présence de rebuts ou d'ébauches permet d'illustrer les différentes étapes de la chaîne opératoire et d'identifier une activité spécifique.

Sur le site du château de Mayenne²¹, où ont notamment été mises au jour de nombreuses pièces de jeux datées des ^x^e-^{xii}^e siècles, la découverte de plus d'une centaine de rebuts de taille, essentiellement en bois de cerf (ébauches, andouillers sciés, crâne de cerfs avec pivots sciés), témoigne de la présence d'un artisan au château, dont la principale tâche était de fabriquer des pièces des jeux. La présence d'un crâne aux pivots sciés est la preuve de l'utilisation de bois de massacre issus de la chasse (**Fig. XII, cahier couleur**) ; les bois de chute ont également été utilisés sur ce site. À Saint-Denis, les lots de rebuts sont également peu nombreux pour cette période, à l'exception d'une centaine de rebuts en bois de cerf mis au jour dans le comblement d'une fosse du ^{xii}^e siècle, mais associés à... un seul peigne²² ! Sur le site de Château-Thierry (Aisne), la découverte de déchets de taille et d'éléments en cours de façonnage en bois de cerf est la preuve de la production d'objets à l'intérieur ou à proximité de la zone fouillée ; là encore, la présence des rebuts plaide plutôt en faveur d'une production domestique, avec une dispersion des déchets individuellement ou par petits ensembles de quatre à six pièces²³.

La production des objets en matières dures animales durant cette même période devait donc être itinérante et

dépendante des possibilités de collecte du matériau. Aucun site n'a livré un volume de déchets permettant de reconnaître une activité sédentaire. Alors même que les *emporia* du nord de l'Europe (Birka en Suède, Hattabu et Ribe au Danemark) ont livré des rebuts en quantités considérables, liés à la production de peignes entre les ^{ix}^e et ^{xi}^e siècles, les sites français ne connaissent pas d'équivalent. Il existe donc un réel déséquilibre entre la masse d'objets produits et les témoins de leur production. Si l'hypothèse d'un tri non effectué dans les lots de faune résultant d'opérations anciennes a longtemps été mise en avant, elle ne tient plus aujourd'hui et la question de l'absence des rebuts reste sans réponse. Le scénario d'une réutilisation de ces rebuts peut également être envisagé. En effet, au ^{xii}^e siècle, le moine Théophile évoque la réalisation de colle à partir de peau et de « corne » de cerf²⁴.

L'hypothèse actuellement envisagée est donc celle de la présence d'artisans sur les sites d'habitats pendant de courtes périodes. Ils répondraient à une demande ponctuelle et auraient une activité itinérante, se déplaçant sans doute avec leurs outils et s'approvisionnant en matériau selon les ressources locales. La question de la spécialisation de l'artisan ne peut pas être tranchée non plus, car on peut imaginer qu'un même artisan conciliait plusieurs activités.

La production d'objets à partir du XIII^e siècle ou la renaissance d'un artisanat urbain

Le travail des matières dures animales connaît, au cours du XIII^e siècle, des mutations profondes marquant une véritable rupture par rapport à la situation décrite précédemment. Ces transformations concernent autant les cadres de production que les techniques, la nature des objets produits et les choix des matériaux. La principale évolution repose sur la fixation de cette activité au sein d'ateliers urbains organisés sous la forme de plusieurs corporations de métiers. Ainsi, dans ce nouveau cadre, il ne s'agit plus de produire en fonction d'une demande, en se déplaçant de site en site et en s'appuyant au cas par cas sur des ressources disponibles et logiquement hétérogènes, mais de produire des objets en grande quantité selon des modèles standardisés, qui seront par la suite vendus. Le tour redevient un outil essentiel. Il permet en effet de produire en série divers objets à partir de matrices extraites des diaphyses d'os longs ou à partir des côtes (grains de chapelet, boutons, anneaux, etc.), les boucheries offrant les volumes de ressource nécessaires.

L'archéologie livre parfois des vestiges qui confirment l'importance de ces ateliers au sein des villes florissantes. Ainsi, un lot conséquent de rebuts de taille a été mis au jour à Paris, dans le comblement d'une cave abandonnée au XIV^e siècle²⁵. Les déchets traduisent l'utilisation exclusive des métapodes de bœufs pour, notamment, la fabrication de dés à jouer (**Fig. XIII, cahier couleur**). Le choix de cet os s'explique par son aspect longiligne et par l'épais-

seur importante de matière compacte au niveau de la diaphyse, ce qui permet de tailler des cubes dont les arêtes mesurent entre 0,6 et 0,8 cm. Les fouilles menées à Saint-Denis²⁶ ou à Strasbourg²⁷ ont livré des ensembles comparables. Les analyses menées sur ces lots permettent de reconstituer la même chaîne opératoire. On note d'ailleurs que c'est à cette période que la numération actuelle des dés se fixe, la somme des faces opposées étant égale à 7 avec le 1 opposé au 6, le 2 au 5 et le 3 au 4²⁸.

Généralement, ce sont les zones de rejet qui sont découvertes, les déchets et ébauches étant abandonnés dans des fosses dépotoirs ou réutilisés, par exemple, pour combler des ornières. Leur concentration dans certains espaces de la ville permet de reconnaître des quartiers dédiés en partie à cette activité, à défaut d'identifier précisément les ateliers eux-mêmes. Ce fut le cas à Saint-Denis où, au nord et à proximité du monastère, plusieurs fosses ont livré un volume considérable de rebuts relevant d'une production de patenôtres (ou grains de chapelet) pour la fin du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle²⁹. Ces objets, qui servaient de support matériel à la prière, ont connu une grande popularité à partir du XV^e siècle au moment où l'Occident est confronté à une période de trouble et d'insécurité³⁰.

Les statuts des corporations apportent des renseignements complémentaires sur l'organisation du travail des matières dures animales, comme c'est le cas à Paris. Le *Livre des métiers* d'Étienne

Boileau, rédigé en 1268, rassemble des dispositions réglementaires et révèle une organisation du travail qui s'est mise en place progressivement dans la première moitié du XIII^e siècle. Il fournit une liste précise des corporations qui sont autorisées à utiliser l'os, l'ivoire, les bois de cervidé et la corne, telles que celles des patenôtriers, des couteliers faiseurs de manche, ou des deiciers (titre LXXI) qui sont présentés ainsi : « deyciers, deiciers, fesseurs de dez à tables et à eschies, d'os et d'yvoire, de cor et de toute autre matière d'étoffe et de métal³¹ ». En dehors des dés, ils fabriquaient les pions des jeux de table (mérnelles, trictrac, dames), les pièces d'échecs, ainsi que les plateaux de jeux. Ils étaient peu nombreux³² et leurs statuts interdisaient sévèrement la fabrication des dés pipés³³. À travers cet exemple, et pour la première fois depuis le début de la période médiévale, on constate que le croisement des sources écrites et des données archéologiques permet de dresser une image assez précise des artisans ayant eu recours aux matières dures animales.

Conclusion

La période médiévale constitue donc une véritable phase de transition pour l'artisanat des matières dures animales. Si la période mérovingienne se situe dans la continuité de l'Antiquité, tant dans la nature des objets produits que dans les modes de fabrication, les productions se diversifient et augmentent en quantités à l'époque carolingienne. L'émergence d'une certaine aristocratie, notamment en milieu urbain, favorise la

Ainsi, à la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e siècle, les sources écrites permettent de suivre l'évolution de ces métiers, leur nombre et leur localisation dans Paris, ainsi que des regroupements de métiers. Ces documents témoignent d'une activité soutenue et diversifiée pour la production d'objets communs, mais aussi dans la création d'ivoires sacrés et profanes qui font de Paris un grand centre de l'ivoirerie gothique.

Une dernière évolution marque une rupture importante avec les siècles précédents. Elle concerne l'utilisation de l'ivoire qui tend à se « démocratiser » pour répondre aux modes de vie luxueux d'une riche bourgeoisie urbaine. Une nouvelle fois, les fouilles menées dans des centres urbains ont livré toute une série d'objets en ivoire à usage domestique dans des contextes postérieurs au XIII^e siècle (peignes monoxyles, manches d'ustensiles, boîtes ou étuis, pièces de jeux), comme à Saint-Denis (**Fig. XIV, cahier couleur**).

production de mobilier de qualité, mais les cadres et les modes de production sont très proches des précédents.

Alors même que la production commence à être bien connue pour ce long Moyen Âge, peu d'informations nous sont parvenues quant à l'organisation réelle de cet artisanat. Si un certain nombre d'ateliers spécifiques sont connus pour la période antique, rares sont les sites médiévaux ayant livré

suffisamment de rebuts permettant de répondre à la question du statut des artisans pour cette période, hormis quelques exemples à la période mérovingienne et à la fin du Moyen Âge. L'hypothèse d'une activité itinérante, avec un approvisionnement local, est donc aujourd'hui celle retenue, au moins jusqu'au XIII^e siècle.

Il faut donc attendre ce siècle charnière pour voir s'opérer de véritables mutations : la consolidation des corporations de métiers, en milieu urbain, est contemporaine de profondes modifications à la fois dans les procédés de réalisation (usage majoritaire du tour et production en série) et dans les objets finis. L'utilisation de l'ivoire tend également à s'affirmer (toujours en milieu urbain) pour la fabrication de toute une série d'objets.

tique, les objets étant fabriqués au fur et à mesure des besoins par les utilisateurs à partir des ossements issus de la consommation. Cette hypothèse est cependant insuffisamment étayée. Dans un raisonnement opposé, l'affirmation de la présence d'un atelier au sein d'un habitat est souvent formulée à partir de la découverte d'un unique bout d'os taillé ou de quelques fragments mal caractérisés.

5. La recherche en France accusait alors un retard important au regard des travaux menés dans plusieurs pays du nord de l'Europe. En dehors des études menées par Arthur MacGregor, dont l'ouvrage publié en 1985 demeure une référence incontournable, on peut citer les travaux d'Ingrid Ulbricht sur Haithabu et Schleswig : Arthur MACGREGOR, *Bone, antler, ivory and horn. The technology of skeletal material since the Roman period*, Londres et Sidney, Croom Helm et Barnes & Nobles Books, 1985 ; Ingrid ULBRICHT, *Die Geweihverarbeitung in Haithabu*, Neumünster, Karl Wachholtz Verlag (Die Ausgrabungen in Haithabu ; 7), 1978 ; Ingrid ULBRICHT, *Die Verarbeitung von Knochen, geweih und horn in mittelalterlichen Schleswig*, Neumünster, Karl Wachholtz Verlag (Die Ausgrabungen in Schleswig ; 3), 1984.

6. Jean-François GORET, « Le mobilier en matières dures d'origine animale à Saint-Denis », *Les Dossiers d'archéologie*, n° 297, 2004, p. 116-117.

7. La liste des sites ruraux qui ont livré du mobilier en matières dures d'origine animale étant longue, nous citerons ici deux exemples dont les ensembles mis au jour sont assez remarquables : les habitats de Fontaine-Notre-Dame (Nord) (étude inédite de Jean-François Goret) et de Jeoffrécourt (Aisne), Jean-François MARTIN, « Le site de « Jeoffrécourt » à Sissonne (Aisne) », *Revue archéologique de Picardie*, n° 1-2, 2011 (étude du mobilier en matières dures animales par Jean-François Goret, p. 138 à 144).

8. Vincent HINCKER, « Un habitat aristocratique en Neustrie. Le site du château à Biéville-Beuville (Calvados, Normandie, France) », in Laurent VERSLYPE (dir.), *Villes et campagnes en Neustrie*, Actes des XXV^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne de l'AFAM, t. XVI, Montagnac, Éditions Monique Mergoïl, 2007, p. 175-189.

9. J.-F. GORET, « Le mobilier en matières dures d'origine animale à Saint-Denis », *op. cit.*

10. Si ce type de peigne est attesté sur le continent, comme à Chartres (Eure-et-Loir) ou à Douai (Nord), la plupart des occurrences proviennent de fouilles menées en Angleterre et s'inscrivent dans une fourchette chronologique comprise entre le VII^e et le XI^e siècle ; Ian RIDDLER, « Saxon handled

Notes

1. L'exposition *Le cycle de la matière : l'os*, présentée au musée de Dijon, en 1979, a permis au public de découvrir l'importance de l'utilisation des matières dures animales pendant la période antique. Un catalogue a été publié à cette occasion.

2. Pour les aspects liés à l'artisanat des matières dures d'origine animale durant l'Antiquité, nous renvoyons à l'article d'Isabelle Rodet-Belarbi qui précède notre contribution dans ce volume, « La transformation de la matière dure d'origine animale en Gaule romaine : ateliers urbains et artisans itinérants ».

3. Parmi les travaux réalisés sur les peignes de la fin de l'Antiquité et de l'époque mérovingienne, on peut citer ceux de Michel Petitjean qui ont porté sur un ensemble important d'objets mis au jour en contexte funéraire et en grande partie conservés au musée des Antiquités nationales, Michel PETITJEAN, « Les peignes en os à l'époque mérovingienne. Évolution depuis l'Antiquité tardive », *Antiquités nationales*, n° 27, 1995, p. 145-191.

4. La production d'objets est quelquefois perçue comme un simple passe-temps de soldat ou relevant majoritairement de la sphère domes-

combs from London », *Transactions of the London and Middlesex archaeological Society*, vol. 41, 1990, p. 9-20; Jean-François GORET, « L'utilisation du bois de cerf au Moyen Âge : un matériau, des techniques », *e-phaistos*, vol. IV, n° 1, 2015, p. 74-81.

11. Isabelle RODET-BELARBI, Michiel GAZENBEEK, « L'exploitation des bois de cervidés à l'époque mérovingienne sur le site de Mondelange (Moselle) », *Revue archéologique de l'Est*, t. 63, 2014, p. 259-300.

12. Annick THUET, « Un atelier de production de peignes en bois de cerf de la fin de l'antiquité tardive à Saint-Clair-sur-Epte (Eure) », in Ian RIDDLE (dir.), *Materials of manufacture. The choice of materials in the working of bone and antler in northern and central Europe during the first millennium AD*, Oxford, British archaeological Reports (BAR International Series, 1193), 2003, p. 25-39.

13. Dorothee CHAOU-DERIEUX, Jean-François GORET, « Les outils en os du haut Moyen Âge. État de la question et présentation d'une expérience en cours », in François GENTILI, Annie LEFÈVRE, *L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France*, 2^e supp. au *Bulletin archéologique du Vexin français et du Val-d'Oise*, 2009, p. 79-92.

14. Étienne LOUIS, « Les indices d'artisanat dans et autour du monastère de Hamage (Nord) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre* [En ligne], hors-série n° 8, 2015.

15. Dorothee CHAOU-DERIEUX et Jean-François GORET, « L'exploitation artisanale des côtes de grands herbivores à travers les peignes et les plaques ornementales des coffrets (IX^e-XIII^e siècle) en Île-de-France », *Revue archéologique d'Île-de-France*, n° 2, 2010, p. 79-92.

16. L'emploi de la corne pour la plaque médiane est confirmé par trois peignes découverts en Angleterre et remarquablement conservés. Le premier a été mis au jour à York, au IX^e siècle, dans un contexte « romain »; les deux autres sont issus des fouilles menées à Londres, dont un exemplaire daté du XI^e ou du XII^e siècle; A. MACGREGOR, *Bone, antler, ivory and horn...*, *op. cit.*

17. J.-F. GORET, « L'utilisation du bois de cerf au Moyen Âge : un matériau, des techniques », *op. cit.*

18. Jean-François GORET, Marc TALON, Jean-Hervé YVINEC, « Le jeu d'échecs de Noyon dans son contexte archéologique », *Revue archéologique de Picardie*, n° spécial, 2009, p. 79-119.

19. Jean-François GORET, François POPLIN, « Le mobilier de qualité en matières dures d'origine animale du XI^e siècle découvert sur le site de la motte de Loisy (Saône-et-Loire) », *Bulletin de la*

Société nationale des Antiquaires de France, 2004-2005, Séance du 2 juin 2004, p. 109-121.

20. Jean-François GORET, Mathieu GRANDET (dir.), *Échecs et trictrac. Fabrication et usages des jeux de tables au Moyen Âge*, Paris, Errance, 2012.

21. *Ibid.*

22. Jean-François GORET, « L'artisanat médiéval des matières dures animales avant le XIII^e siècle en France : quelques réflexions sur une activité méconnue », à paraître dans les actes du XI^e congrès international de la Société d'archéologie médiévale, moderne et contemporaine.

23. Jean-François GORET, « Le mobilier osseux travaillé découvert sur le site du Vieux Château de Château-Thierry (Aisne), IX^e-XI^e siècles », *Revue archéologique de Picardie*, n° 3-4, p. 101-136, 20 fig.

24. André BLANC (éd.), *Théophile, prêtre et moine. Essai sur divers arts en trois livres, corrigé, annoté et complété d'après le texte latin du XI^e siècle* (traduction Bourassé), Paris, Picard, 1980.

25. Catherine BRUT, Benoît CLAVEL, Jean-François GORET, « Vie quotidienne et artisanat au milieu du XIV^e siècle : la cave du 34 rue Greneta, 11 impasse Saint-Denis à Paris (2^e arrondissement) », *Revue archéologique d'Île-de-France*, n° 7-8, 2014-2015, p. 351-395.

26. J.-F. GORET, « Le mobilier en matières dures d'origine animale à Saint-Denis », *op. cit.*

27. Jean MAIRE, « Le travail artisanal de l'os au XV^e siècle à Strasbourg », in Martine PLOUVIER (dir.), *Le bois, l'os, la corne, l'ivoire, la nacre. Aspects de la tabletterie en France*, Amiens, AGIR-Pic, 2001, p. 11-18.

28. Au début du Moyen Âge, la numérotation des dés respectait la disposition suivante : 1 opposé au 2, 3 au 4 et 5 au 6.

29. Olivier MEYER, Laurent BOURGEOU, David J. COXALL, Nicole MEYER, *Archéologie urbaine à Saint-Denis*, Saint-Denis, Maison des Jeunes et de la Culture, 1979.

30. J. MAIRE, « Le travail artisanal de l'os au XV^e siècle à Strasbourg... », *op. cit.*, p. 17-18.

31. René de LESPINASSE et François BONNARDOT, *Les métiers et corporations de la ville de Paris, XIII^e siècle : Le livre des métiers d'Étienne Boileau*, Paris, Imprimerie nationale, 1879, p. 149-151.

32. Un recensement des fabricants de dés à jouer à Paris a pu être réalisé à partir des livres de la taille des années 1292, 1296, 1297 et 1313. On relève ainsi sept deiciers en 1291 et seulement quatre au début du XIV^e siècle.

33. Alfred FRANKLIN, *Dictionnaire historique des arts, métiers et profession exercés dans Paris depuis le XIII^e siècle*, Marseille, Laffitte Reprints, 2 vol., [1987].